

DÉODAT DE MONTCLOS

Histoire véridique de Mademoiselle C. de C. devenue fille des rues



EXTRAIT



DOMINIQUE LEROY ebook

e-ros +

Dans la même collection :

Chez le même éditeur, dans la collection **e-ros & bagatelle**, ouvrages disponibles en version numérique ([cliquer sur le lien](#) pour atteindre la fiche de l'ouvrage) :

Clarissa Rivière, Vagant

Les Mystères du Chabanais et autres nouvelles de la Belle époque

Collectif

Fantasmes 2

Jip

4-5-6 L'Or et la cerise

Zéline Cho

La Dernière Séance

Guillaume Perrotte

Voyeurisme noir, L'Intégrale

Corpus Delecta

Le Club

Collectif

Rencontres amoureuses

DÉODAT de MONTCLOS

**Histoire véridique
de Mademoiselle
C. de C.
devenue fille des rues**

Collection e-ros & bagatelle

DOMINIQUE LEROY ebook

Ouvrage publié sous la direction de
ChocolatCannelle

Couverture illustrée par Chairminator

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il
vous suffit de nous adresser un courrier électronique à
l'adresse suivante :

Éditions Dominique Leroy
3, rue Docteur André Ragot, B.P. 313, 89103 Sens, France
Tél. : 33 (0)3 86 64 15 24
email : contact@dominiqueleroy.fr
Site internet : <http://www.dominiqueleroy.fr/>

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que "les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2016 by Éditions Dominique Leroy, France pour l'édition numérique.
ISBN (Multiformat numérique) 978-2-37433-096-9
Date de parution : août 2016

Sommaire

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

*Mon amour, c'est comme un abîme sans
fond, où je m'enfonce de plus en plus, d'où
rien, déjà, ne peut plus me sauver.
Sacher-Masoch, La Vénus à la fourrure*

*Ah ! qu'est-ce qui m'est arrivé !... Il faut te dire que
par-devant j'avais un de ces pucelages comme on n'en
fait guère : juste de quoi passer un crayon.
Pierre Louÿs, Trois filles de leur mère*

*Le plaisir est indispensable à la vie.
Obélia Saint-Grès*

À l'époque, je m'appelais encore Valliamé Cuiserie de Chantrin et j'étais très timide. Je ne connaissais rien à la vie, et moins encore aux hommes. Ainsi mes plus tendres années ont-elles passé sans histoire. Jusqu'à mes dix-huit ans. *Dix-huit ans, enfin !* ai-je songé alors. À vrai dire, je n'aurais pas été capable d'expliquer cette secrète satisfaction : jamais je n'aurais imaginé en effet que mon existence puisse suivre un autre cours que celui qu'elle suivait depuis toujours. J'étais née privilégiée au sein d'un monde de riches privilégiés, un monde protégé par d'inviolables frontières, qui se suffit à lui-même, et dont les habitants ne craignent rien autant que l'idée même de changement ; or qu'étais-je, moi, sinon une héritière de ce monde-là ? Aurais-je pu prétendre que ma vie ne me rendait pas heureuse ? Je ne me posais même pas la question. Je ne me posais d'ailleurs pas vraiment de questions.

Je me souviens de mon anniversaire, cette année-là. Désireuse de le fêter en grande pompe, maman s'était mise en tête d'inviter tous les amis.

— Tu verras, Vallia, ce sera géant !

Protester ? Ça n'a jamais été mon genre. Un tel événement, selon maman, devait se fêter. Je les revois tous, le jour venu, se ruer sur les buffets dressés le long des murs damassés de gris clair, se

bousculant, rigolant, tapant dans leurs mains, dansant, virevoltant.

Malgré tout ce temps écoulé depuis, le souvenir est resté très précis dans ma mémoire. À un moment, un chœur aviné s'était formé pour accompagner à tue-tête la musique que maman, histoire de faire jeune, avait tenu à choisir elle-même parmi de vieux tubes des seventies. Comme on m'avait oubliée, je me suis esquivée derrière la lourde tenture de brocart voilant la sortie avec l'intention de prendre l'air. C'est que je ne pouvais pas savoir que le destin — d'autres que moi écriraient peut-être : la fatalité — m'attendait là. Oui, ni plus ni moins. Là. Derrière la lourde tenture de brocart.

Je me revois penchée par-dessus la rampe de l'escalier menant au hall monumental. Le type y faisait les cent pas tandis que des bribes de musique — un succès des Sex Pistols, je crois me rappeler — s'échappaient de la salle de réception que je venais de quitter. Avait-on oublié d'inviter quelqu'un ? J'en doutais. Maman avait dressé une liste complète de tous nos amis et n'avait pas manqué de cocher les noms à mesure qu'étaient rédigés les cartons.

Je suis retournée sur mes pas pour refermer la porte. Et me voilà descendant l'escalier. Alors que j'atteignais la dernière marche, l'autre a interrompu son manège et a levé sur moi un œil étrangement vert. Si vert ! À vrai dire, cet œil-là, dont la forme et la couleur faisaient penser à une amande, est ce qui m'a d'abord frappée en lui. Et ses mains : nerveuses, avec de longs doigts tendus de muscles très fins, leur

peau aussi mate et glabre que celle de son visage auquel un nez droit, un menton anguleux et une paire de joues bien dessinées, impeccablement rasées, procuraient un charme excitant que j'ai subi sur-le-champ. Ses lèvres étaient pleines, incarnates, presque féminines par contraste avec l'impression de virilité que dégageait par ailleurs sa carrure d'athlète.

J'ai eu un frisson, mais je me suis avancée bravement sur le dallage sonore.

— Vous êtes mademoiselle Cuiserie de Chanttrin ? m'a-t-on demandé, après un temps durant lequel on n'avait pas cessé de m'examiner. Mademoiselle Valliamé Cuiserie de Chanttrin ?

Une voix claire, bien timbrée, avec un je-ne-sais-quoi de câlin et de crapuleux à la fois. Y chantait un accent indéfinissable qui a sonné fortement entre les hauts murs du hall où nous nous trouvions seuls tous les deux. Pas moyen de lui échapper : c'était bien mon nom qu'il avait prononcé.

Il m'a saluée d'une brève inclinaison du buste. En ce qui me concerne, je n'y ai même pas pensé, je veux dire : à le saluer. On ne salue pas le destin, n'est-ce pas ? À croire que j'avais déjà le pressentiment de vivre un moment décisif. Dix-huit années de vie sans histoire... Cela vous rend sensible à ce qui vous semble sortir des clous.

— Et vous, qui êtes-vous, monsieur ? ai-je balbutié. Vous... ne montez pas ?

— Écoutez, mon petit, je n'irai pas par quatre chemins. Je ne suis pas venu pour la fête. Je suis venu

parce que... Est-ce que nous pouvons parler, vous et moi ?

Parler ? Lui et moi ?

— Là, tout de suite ?

— Oui.

Quelle audace ! J'ai regardé autour de nous, paniquée. J'ai hésité, puis les mots me sont sortis de la bouche malgré moi :

— Mais... vous, qui êtes-vous ? l'ai-je de nouveau interrogé, toute tremblante. Et que voulez-vous ? Êtes-vous sûr que c'est bien à moi que vous voulez parler ?

J'avais demandé ce qu'il faut, non ? Au lieu de répondre, il a pointé le doigt vers une porte vernie non loin de nous. Il a proposé sur le ton le plus naturel du monde :

— Là-bas ? C'est possible ?

Possible ? Sur le point de dire non, j'ai dit oui. Ce doigt pointé. Cette autorité tranquille. Comme il se dirigeait vers la porte, je l'ai suivi. Mon cœur battait. Nous nous sommes retrouvés dans le petit salon rose où je mettais rarement les pieds. Comme je repoussais la porte, les échos de la musique, là-haut, se sont tus instantanément.

Une pièce exiguë au mobilier des plus sommaires : un canapé, deux fauteuils, une table basse au milieu, disposée sur un magnifique tapis persan. Face à la fenêtre, une cheminée de marbre blanc surmontée d'un miroir au contour finement biseauté renvoyant l'image d'un vase en cristal de Bohême. Quelques tableaux de maîtres de l'école flamande accrochés aux

murs rappelaient que mon père était un riche marchand d'art.

Nous avons pris place dans les fauteuils : deux Louis XVI disposés en vis-à-vis. L'inconnu s'est enfin présenté : il s'appelait José Perduosa. Ensuite il m'a demandé à brûle-pourpoint si William nous avait parlé de lui.

William ? C'était le prénom de notre ancien majordome, un Irlandais. Nous l'appelions Willy. À plus de soixante-huit ans, il venait de nous quitter pour aller rejoindre sa sœur gravement malade qui vivait seule dans un cottage des Highlands. William. En entendant ce nom, j'ignore pourquoi j'ai retrouvé mon sang-froid.

— Vous parlez de Willy ? Il aurait dû ?

Pour toute réponse, l'homme a eu un bref sourire, puis il s'est penché en avant. J'ai senti son souffle effleurer mes lèvres. Il me touchait presque. Il m'a expliqué que Madame l'avait sans doute attendu ce jour-là. Cependant, pour des raisons compliquées — il préférait faire l'économie d'une explication pour ne pas m'ennuyer —, il n'avait pas pu se présenter plus tôt. Et il s'en excusait.

Ainsi cet homme, à qui maman avait fait récemment allusion en s'adressant à mon père, était le successeur de Willy ? Sans me laisser le temps de répondre, il a enchaîné en me disant qu'il était espagnol et qu'il vivait depuis plusieurs mois à Paris. Il avait appris notre langue grâce à l'Arche d'Accueil. Il m'a parlé de cette fondation et de sa vocation, qui est d'accueillir les immigrés et de les aider à s'intégrer

dans notre société. C'est elle qui l'avait mis en rapport avec William Herbeley quelques semaines auparavant, a-t-il précisé.

— William Herbeley doit tout lui aussi à l'Arche d'Accueil. Comme je viens pour ma part d'y achever mon cycle d'études et que je suis à la recherche d'un emploi... Malheureusement, je n'ai pas pu arriver à temps pour accueillir vos invités.

Malgré ce qu'il m'avait assuré, il était venu aussi pour la fête, en somme. Il s'est tu. L'œil vert, qui me fixait toujours, s'était encore rapproché, ourlé de longs cils noir de jais. J'ai tressailli : une des mains de l'homme venait de se poser sur mon poignet droit.

— Je pensais qu'il vous parlerait de moi, mon petit.

Je n'ai pas cherché à me libérer. Au contraire, je me suis abandonnée à l'étreinte chaude et frémissante de sa main. Je me suis même rapprochée de lui, comme il s'était rapproché de moi. Pourquoi ai-je pris alors le parti de mentir ? Quelque part, la situation était folle, irréelle. Sous l'empire de cet œil, j'ai débité d'une voix méconnaissable :

— Maintenant que vous le dites, oui, je crois me souvenir... qu'il nous a... parlé de... vous !

— Ah ?

— Mais oui, je me souviens.

Le plus étrange, c'est que cette fois je gardais mon sang-froid. J'avais menti avec aplomb, sans craindre de soutenir son regard avec la même effronterie que lui. C'était bien la première fois que je mentais comme ça. Mais la sujétion qu'exerçaient sur moi cet œil vert, la lueur minuscule qui y dansait, là, tout au fond, le

discours que l'homme m'avait tenu, tout ça avait provoqué en moi un engourdissement qui confinait au demi-sommeil.

— Vous vous souvenez, hein ? a-t-il soufflé.

— Mais oui, ai-je acquiescé. Oui, oui. Je crois.

J'ai rectifié aussitôt après avoir avalé ma salive, mais sur un ton qui m'a paru criard :

— Mais non ! En fait, j'en suis sûre. Ce que je suis bête ! Ah là là ! Il nous a parlé de vous, en effet. Il a dit...

— Qu'est-ce qu'il a dit ? insistait-il, impassible.

— Pardon ?

Il a répété sa question, sans impatience.

— Qui ? Willy ?

— Naturellement, Willy !

— Il a dit qu'il avait un ami, et que cet ami serait intéressé par le poste de majordome, maintenant qu'il devait aller retrouver sa sœur.

Lors de sa dernière conversation avec maman, William Herbeley avait seulement laissé entendre qu'un de ses amis serait peut-être intéressé par le poste que son départ allait laisser vacant, mais qu'il ne pouvait rien promettre.

La main a délaissé mon poignet et des doigts fermes et brûlants se sont refermés sur mon genou. Le sang a afflué à mon front. J'aurais pu résister, appeler à l'aide, prendre la fuite. Au lieu de quoi j'ai balbutié, vexée d'avoir perdu l'avantage sur ma timidité :

— Willy a ajouté que son... son ami était... très stylé. Très convenable... et très... très...

— Et très quoi, hein ?

Mon sang avait commencé de refluer. Clouée par ces doigts sur mon fauteuil, j'étais tout étourdie.

— Je vous fais peur, mon petit ?

Quelle question ! Le peu d'espace qui nous séparait encore continuait de se réduire. Son souffle était chaud, légèrement mentholé. Sous sa poigne ma cuisse se consumait. Les doigts s'étaient mis entre-temps à progresser plus avant. Parvenue à l'ourlet de ma robe, ils se sont accordé une pause, se sont enfin insinués sous l'étoffe.

Je me suis raidie. Néanmoins, comme il semblait ne pas s'en être aperçu ou bien qu'il ait été résolu à mener son affaire jusqu'au bout, il a incliné davantage le buste. D'un seul coup il a été sur moi.

Résister ? J'avoue y avoir renoncé. En fait, pour être tout à fait sincère, je dois avouer que pas une seconde l'idée ne m'en était venue. J'avais décidé de m'abandonner comme, un instant plus tôt, j'avais abandonné ma main à l'étreinte de la sienne. Il était vigoureux et déterminé, en effet, visiblement de l'espèce de ces hommes qui n'ont de cesse d'insister qu'ils n'aient obtenu ce qu'ils désirent.

Que pouvais-je faire ? Je n'étais qu'une fragile jeune fille, moi, à peine sortie des limbes de l'adolescence. J'étais tellement timide et, sous lui, je me sentais si vulnérable. En plus, j'avais peur d'être ridicule, sinon de paraître passablement sotte. C'est que je ne savais pas quels gestes faire en ce genre de circonstance.

Eh oui ! J'étais ignorante, à dix-huit ans ! Que savais-je de ces choses auxquelles je n'avais fait pour

ainsi dire que rêver jusque-là en secret, plantée nue comme une gourde devant ma psyché, détaillant mon corps sans indulgence, mes seins qui me semblaient manquer de fermeté, mes hanches trop lourdes, ma touffe trop dense, trop noire, montant trop haut sur mon ventre qui me paraissait trop mou. Et je ne parle pas de mes fesses plates ! Tant de déplorables imperfections ! Et ma peau. Ces boutons, ces rougeurs disgracieuses.

Je me croyais laide, grosse, sans grâce. Je détestais mon corps.

À dix-huit ans, si je n'étais plus vierge, j'avais peine à ne pas me considérer comme telle, n'ayant gardé, de deux ou trois aventures qui avaient fait long feu, que le souvenir de monstrueux accouplements dont je ne me vantais pas, même avec Obélia. En ce qui concerne mes relations avec celle-ci, dont je parlerai tout à l'heure, c'était autre chose : Obélia était une fille. Entre nous, les filles, les relations sont tout à fait différentes de ce qu'elles sont avec les garçons. Parce que nous nous ressemblons, nous ne pouvons rien nous cacher. C'est plus simple, plus honnête. Nos pratiques, à l'opposé de ce que pensent certains, sont tout aussi excitantes, qu'il s'agisse de cunnilingus, d'anulingus, de caresses, etc.

Bref. Dans le grand salon de réception, ce jour-là, probable que tout le monde, comme je l'ai déjà écrit, m'avait bel et bien oubliée. La musique y battait son plein. Sans doute beaucoup étaient par terre. Personne n'aurait entendu mes appels, si je m'étais avisée d'appeler à l'aide. Comment, franchement,

songer à résister, dans ces conditions ? Et puis, le temps pressait, et c'est cette prise de conscience subite qui a décidé du reste. Est-ce que l'homme en a eu conscience ? Le doigt, qui avait glissé le long de ma cuisse, continuait sa progression.

— Très charmant. Son ami était très charmant ! C'est ce que Willy a dit, ai-je bientôt haleté, tandis que ses lèvres se plaquaient tout d'un coup sur les miennes, y étouffant les derniers mots.

Je n'ai plus rien dit, et il m'a embrassée longuement. Il m'a semblé que j'avais ouvert instinctivement les cuisses, puis je me souviens que je me sentais toute moite. Mon cœur battait sous ma tunique. Cependant, livrée à ce visiteur qui pesait sur moi de tout son poids, j'ai rejeté la nuque en arrière, sur le dossier du fauteuil, aspirant avec avidité la langue qui balayait avec la même avidité l'intérieur de ma bouche. En même temps, concentrant toute mon attention sur les ruses du doigt, j'ai deviné qu'il était maintenant en train d'écarter avec précaution le bord de ma culotte.

Je me suis alors prise à gigoter sur mon coussin, comme si j'avais l'intention de lui faciliter la tâche ou de la lui compliquer, peut-être les deux à la fois, mon Dieu, quand le fauteuil a émis une longue plainte. Aussitôt, j'ai rassemblé toutes mes forces pour tenter de me dégager, mais j'y ai échoué lamentablement.

Je portais une petite culotte de satin noir. Je me doutais bien évidemment de ce que le doigt se disposait à faire. Or, l'aider m'avait paru en définitive la meilleure des options. Je ne nie pas bien sûr qu'une

partie de moi eût tenté de s'y opposer, tandis que la langue continuait de me balayer l'intérieur de la bouche. Pourtant, je n'en suis plus si sûre. Ce que je me rappelle, c'est le visage de maman surgi tout à coup devant moi. Une incroyable hallucination : elle se tenait devant moi, oui ! Choquée, pincée, déployant toutes ses antennes. Et cette indignation, cette prière que je connaissais par cœur :

— *N'oublie jamais l'éducation que ton père et moi t'avons donnée, ma chérie !*

Le fauteuil était intact. Simplement il avait grincé, parce qu'il était vieux et fragile, et que José Perduosa et moi avions mal préjugé de ses capacités à soutenir nos ébats. Mais je savais trop que le temps pressait pour m'en préoccuper davantage. Cela m'obsédait, maintenant. L'occasion se représenterait-elle ? Il fallait faire vite, que je ne le déçoive pas. Faire comme si j'avais l'habitude, que je n'étais pas vierge. Ce ne devait pas être si sorcier, à la fin, puisque je ne l'étais plus tout à fait.

Au diable maman et son éducation ! Je devais désormais être à la hauteur de mes rêves les plus fous. C'était ça surtout le plus important. L'aider était en effet l'option la meilleure. L'hallucination se dissipa aussi vite qu'elle m'avait tétanisée. Je me suis blottie davantage sous la poitrine qui me recouvrait, soupirant et achevant d'ouvrir mes cuisses à l'incursion de ce doigt tenace.

— À genoux ! m'a ordonné tout à coup José Perduosa.

J'ai obtempéré sans chipoter. Après qu'il eut retiré son doigt de l'intérieur de mon slip et se fut écarté pour me permettre de me lever, je me suis mise docilement à genoux entre ses jambes, tandis qu'une de ses mains s'affairait sur la braguette de son pantalon. Et j'ai dû baisser la tête parce qu'une voix, au-dessus de moi, venait de m'en donner l'ordre sur un ton cinglant.

Comme je chavirais, je me suis fermement cramponnée à la cuisse immobile du type. Mes genoux glissant sur le parquet se sont mis à me brûler à leur tour, comme ma cuisse tout à l'heure, mais je me refusais à trahir mon manque d'expérience. J'en tremblais ; et ça m'énervait. J'ai réussi, toutefois, à prendre la pose qu'on entendait m'imposer, penchée en avant, quand le gland cramoisi d'un phallus immense a surgi dans mon champ de vision avec la vivacité de l'éclair. Cela s'est approché de mes lèvres béantes, me dérobant toute autre vision, et s'est engouffré soudain entre elles d'un seul coup.

J'étais bouleversée.

Lorsque le sexe a heurté mon palais, j'ai été prise d'une violente quinte de toux, j'ai même eu un haut-le-cœur. Comment ne pas paniquer ? Il m'avait guidée jusqu'à cet instant de sa main libre qui comprimait ma nuque, si bien qu'il a dû relâcher son étreinte. J'ai senti sa queue s'évader d'entre mes lèvres aussi promptement qu'elle y était entrée. Puis il y eut un intervalle de flottement, jusqu'à ce que ma toux s'apaise. Je l'ai entendu souffler au-dessus de moi.

Je me suis trouvée affreusement embarrassée, à en pleurer. Je n'exagère pas. Je n'osais lever la tête. Je me suis demandé, honteuse, cherchant encore mon souffle, ce que j'avais à faire. Car je ne le savais pas. Mais je savais si peu. Si peu, malgré Obélia Saint-Grès. Je m'en suis tant voulu !

— Suce ! lançait-il, lui, en poussant un rire étrange, comme s'il avait deviné mon désarroi. Suce ! a-t-il repris d'une voix de crécelle.

Il ne riait plus. Il avait retrouvé son souffle. Comme moi aussi j'avais retrouvé le mien, il a empoigné à nouveau les cheveux sur ma nuque. Il a répété : « suce ! », avant d'attirer ma tête à lui. Puis il l'a poussée en avant sans ménagement ; je me revois précipitée dans un abîme qui s'ouvrait devant moi. Son excitation semblait avoir encore accru la raideur de son membre. Le gland, aussi rouge qu'une fraise, luisait outrageusement dans l'éclat oblique de la fenêtre. Toujours est-il qu'il s'est engouffré derechef entre mes lèvres, que j'avais gardées béantes, et comme si j'avais lieu de lui prouver que je n'étais pas si nulle, je l'ai happé avec une sorte de frénésie.

La suite : je me suis mise à sucer, obéissante. La chair tiède et granulée glissait lentement le long de ma langue d'avant en arrière ; il me semble que j'en goûtais déjà toute la saveur inconnue : c'était amer, certes, mais délicieux. Si délicieux que j'ai eu peur de la déchirer, cette chair, de la blesser par un geste trop brusque, un coup de dents malencontreux. Après tout, ce n'était pas un sucre d'orge. Aussi, les paupières mi-closes, j'ai eu la présence d'esprit de procéder avec

d'infinies précautions, m'efforçant de contrôler mes dents du mieux que je pouvais. Car si je pensais encore à quelque chose, alors, c'était bien à ça : mes dents. Est-ce que je n'étais pas devenue folle, par hasard ? Non, pourtant.

Tandis que l'Espagnol épousait chacun de mes mouvements labiaux, en ondulant progressivement contre moi, je jouais à aspirer ma prise jusqu'à la lisière de ma gorge, à la repousser d'une délicate chiquenaude du bout de la langue, à la promener délicatement d'une joue à l'autre, puis à en embrasser tour à tour la naissance hérissée de poils rugueux et l'humide terminaison avec une tendresse infinie, qui me rendait étrangement heureuse. C'était si ferme, c'était si doux ! Si bon ! Je n'avais encore jamais sucé la queue d'un homme. Je me suis dit plus tard que de longues heures avaient dû s'écouler, une éternité, entre le moment où j'avais introduit cet homme dans le petit salon rose et celui où il avait déchargé son sirop dans ma gorge.

Je m'étais peu à peu détendue malgré la brûlure à mes genoux collés au plancher, et la douleur occasionnée par l'ankylose que je commençais de ressentir dans les cuisses et au bas du dos du fait de l'inconfort de ma position. Au fond, cet inconfort était l'unique fil qui me reliait encore à la conscience que je pouvais avoir conservée de moi-même et de mon corps. Pour autant, pas une seconde je n'avais ralenti mes mouvements de va-et-vient.

Il émettait parfois un chapelet de soupirs rauques, de mots inintelligibles, entrecoupés de bruits bizarres.

Je le sentais alors s'enfoncer plus profond en moi, comme s'il avait voulu me familiariser avec la tâche qu'il m'avait assignée ou y tirer lui-même un plaisir que j'étais incapable de lui fournir de mon propre chef. Jusqu'à ce qu'il se redresse tout à coup, avant d'être propulsé en arrière comme sous l'effet d'une violente décharge électrique.

Il s'est pétrifié, puis il s'est laissé retomber sur le coussin, écartelé, entre les accotoirs du fauteuil. J'ai entendu les ressorts grincer à nouveau, une fois, deux fois. Le dossier a craqué, lugubrement. Néanmoins, ça ne s'est pas prolongé plus de quelques secondes. Le fauteuil n'était peut-être pas aussi fragile que je l'avais redouté. J'ai eu le réflexe de me cramponner une fois de plus à la cuisse durcie. Mon idée était de ne pas le lâcher, ou de le retenir de fuir, ou de couper ma propre retraite, je ne sais. Je ne réfléchissais pas. J'agissais quelque part à l'aveugle sous l'impulsion d'une force plus puissante que moi. Elle était irrésistible.

Depuis le début, je savais que je n'avais qu'une attitude à observer : m'abandonner à ses initiatives. Et j'y avais trouvé une jouissance particulière et nouvelle. Je m'étais abandonnée et toujours plus à cette force irrésistible, croissante, quand il a crié. Un vrai cri lancé dans le silence. J'ai sursauté. J'ai eu peur que la queue ne m'échappe à nouveau. C'était idiot. Mais elle s'agitait dans tous les sens, en proie à des contractions qui me déséquilibraient. Ma bouche s'était comme désolidarisée de mes mâchoires sous ces assauts précipités.

J'ai soulevé une paupière. Bien qu'éblouie par la lumière déversée à grands flots par la fenêtre, devant moi, j'ai vu la tête renversée de l'homme, l'angle d'un menton déjeté sur le revêtement gris du fauteuil. Quand le cri s'est brisé, un geyser de foutre chaud a coupé court à ma sottise inquiétude, inondant en un rien de temps tout l'intérieur de ma bouche. C'était affolant, chaud, douceâtre, incroyable. Mais j'ai avalé d'un seul coup par crainte de m'étrangler.

Puis un deuxième geyser a jailli, plus bref que le précédent, neutralisé par le troisième. Celui-ci, avant de l'ingurgiter, j'en ai retenu un moment tout le miel amer entre mes joues engourdies comme pour mieux en analyser la subtile quintessence. Et j'avoue y avoir éprouvé une délectation nouvelle. Il faut croire aux miracles, et une seconde j'y ai cru. J'aurais tout donné, alors, pour que cela ne s'arrête jamais. Mais j'ai attendu en vain la quatrième giclée. Quelle naïveté ! Sur le moment, comme le goût âcre d'un ultime débord demeurait incrusté sur mon palais, dans ma gorge, j'ai dégluti à plusieurs reprises. Ce fut comme si le membre avait continué de cracher en moi à gros bouillons. C'était tellement, tellement délicieux ! Dire que cela aurait pu suffire à m'étrangler. On raconte qu'on s'étrangle pour bien moins. N'empêche que le souhait du miracle s'était évanoui, qu'une telle volupté se prolonge indéfiniment. Je jure qu'on y prend goût très vite, à ne pouvoir bientôt plus s'en passer.

Le cri s'était mué en geignements saccadés. En même temps, la poitrine de l'homme se soulevait en

cadence. Les geignements se sont poursuivis quelques instants avant qu'un rôle unique et interminable n'y succède, qui s'est cependant épuisé peu à peu comme les rafales un instant plus tôt dans ma bouche, cédant la place à une immobilité troublante autour de nous, celle de toutes les choses indifférentes qui nous entouraient et la nôtre, un silence irréal enfin, où nous est parvenu un écho étouffé : la fiesta se poursuivait au-dessus de nos têtes. Mais pour nous, hélas, la séance était bel et bien finie, apparemment. Finie ! La queue était sortie de ma bouche sans que je m'en aperçoive. Je n'en revenais pas : c'était fini. J'étais éberluée. Je me suis rendu compte qu'un peu de la semence que je venais d'avaler avait bel et bien débordé de la commissure de mes lèvres, coulé sur mon menton. Elle s'y était refroidie : c'était glacé. Confusément choquée, je me suis essuyée d'un geste machinal de la main.

— Vous ne pouvez pas rester plus longtemps, ai-je protesté tout à coup, en observant le plafond.

J'ai été la première abasourdie autant par mon audace que par le ton de reproche que j'avais mis dans ma voix. Était-ce moi qui venais de prononcer ces mots ?

— Soyez gentil, monsieur, me suis-je entêtée avec un mouvement d'impatience.

Je me suis levée. Une seconde, la tête m'a tourné. Puis le malaise s'est dissipé. J'ai fait quelques pas au hasard, sur le parquet ciré, histoire de me dégourdir les jambes, mais surtout pour m'écarter de ce fauteuil. J'ai vu ma silhouette grandir dans le miroir de la

cheminée, puis s'éloigner. Parvenue au milieu de la pièce, je me suis retournée comme si je craignais quelque chose. Mais qu'avais-je à craindre ? Lui n'avait pas bougé. Il se tenait toujours assis ou plutôt affalé sur son fauteuil. Il a ouvert la bouche, mais je l'ai coupé avant même qu'il n'ait eu le temps de prononcer le moindre mot :

— Il faut que vous partiez, monsieur. Et puis, si vous voulez le poste de majordome, appelez le numéro que Willy a dû vous passer. C'est le numéro privé de Madame. Willy est votre ami, n'est-ce pas ? C'est bien ce que vous m'avez dit, votre ami ? Puisque vous étiez aussi à l'Arche d'Accueil. Je dois remonter. Si l'on s'aperçoit de mon absence, Dieu sait ce qu'on va s'imaginer.

— Eh là ! petite !

Il avait l'air furieux. J'ai reculé vers la porte. J'ai secoué la main en bafouillant :

— Ne comprenez-vous pas, monsieur ? Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Déjà, je n'aurais pas dû accepter de vous suivre jusqu'ici. J'espère d'ailleurs que vous n'avez pas abîmé ce fauteuil.

J'ai profité de ce qu'il s'était levé et qu'il avait baissé la tête pour se rajuster. J'ai couru vers le fauteuil. Comme un automate, je me suis baissée afin de l'inspecter. Mon doigt a couru parmi les moulures en bois verni. Par bonheur, il m'a semblé que rien n'y trahissait ce qui s'était passé. Aucune fissure. Quant au revêtement de velours, la trame un peu rêche au toucher en était intacte. Quelques tapotements ont suffi pour faire disparaître des irrégularités ici et là.

Que s'était-il passé, de toute façon ? N'avais-je pas rêvé tout ça ? Mon regard est tombé sur ma main. J'ai fait une grimace : j'avais l'impression que la peau m'en brûlait. C'était naturellement une illusion. J'ai haussé les épaules. J'ai tourné le dos.

Je réalisais qu'il fallait que je gagne sans tarder ma chambre. Je devais reparâître dans le grand salon de réception. On avait sans doute des cadeaux à m'offrir. Une absence prolongée aurait vraiment fait mauvaise impression. J'ai réalisé que je n'avais pas encore soufflé mes bougies. Peut-être que maman s'était aperçue de ma disparition ? J'enfermais des tablettes de chewing-gum bio dans un pot en grès que j'avais toujours à portée de main, dans ma chambre. J'en prendrais toute une provision et personne ne soupçonnerait ainsi... Je devrais également mettre de l'ordre dans mes cheveux, m'appliquer une autre couche de rouge à lèvres. Me doucher, il ne pouvait guère, hélas, en être question pour le moment, et je priais pour qu'aucune odeur suspecte n'attire l'attention sur moi.

Est-ce que ce type était à même de comprendre ce que j'éprouvais ? À quoi bon se poser la question ? Je ne le connaissais pas, moi. Il ne me connaissait pas davantage. J'ai décidé qu'il me dégoûtait. Je me promettais de dissuader maman de retenir sa candidature. J'inventerais pour cela n'importe quel prétexte ; j'étais certaine qu'elle se rangerait à mon avis. Je n'avais qu'une idée en tête : qu'il disparaisse définitivement et que tout redevienne comme avant.

Comme avant, oui ! Mais comment échapper à son destin ? Est-ce que je le souhaitais, d'ailleurs ?

Ça me fait bizarre d'évoquer ce souvenir, aujourd'hui. Mais comment aussi aurais-je pu si vite tourner le dos à la vie que j'avais menée jusqu'alors ? Quand même, évoquant mes débuts, je ne peux m'empêcher de sourire. Une timbale de lait tourné, repoussant : c'est comme ça que je me voyais ! Et puis quoi encore ? L'image me vrillait la cervelle : une timbale de lait tourné. C'est dire si j'avais comme gardé sa burette en bouche, le goût de sa vinaigrette dans mes muqueuses, sur ma main, sur mon corps, partout.

Les bains, les douches n'y ont rien changé, ni les diverses eaux de toilette que j'ai testées pour l'occasion. J'ai dépensé une fortune en lotions, épuisé toutes les ressources de la parapharmacie. Que tout redevienne comme avant, avant cet anniversaire ? Impossible ! Voilà ce que le destin, au bout du compte, réussit à faire de vous : une timbale de lait tourné. C'est ce que je me disais. J'avais le pressentiment que les autres, toujours à l'affût, m'avaient percée à jour, faisaient des gorges chaudes dans mon dos. Lorsque je parlais avec quelqu'un, je prenais garde à ne pas me tenir trop près de la personne. Mais justement, pensais-je aussitôt, cette précaution avait dû suffire à lui mettre la puce à l'oreille, non ? Alors je rougissais jusqu'à la racine des

cheveux. Je me troublais. Mes regards devenaient fuyants. Je me disais que mon haleine, malgré les chewing-gums, puait le foutre. J'avais beau tenter de chasser l'épisode de mon esprit, peine perdue : je me revoyais sans cesse à genoux dans le petit salon rose, en train d'emboucher et de sucer la hampe de José Perduosa.

Ça a été au point que cette semaine-là j'ai séché pas mal de cours à la fac. J'ai fini par me rendre rue du Cardinal Lemoine, chez Obélia Saint-Grès. Je comptais lui demander de me passer ses notes de cours, le temps que je les recopie sur mon ordi pour éviter de me retrouver à la ramasse. Nous étions l'une et l'autre en première année de littérature générale et comparée à la Sorbonne. Elle s'est tant affligée de ma mine qu'oubliant les cours et ses fiches, j'ai décidé de tout lui raconter.

Obélia Saint-Grès était – et est restée – une fille avertie, d'un caractère trempé, le contraire de moi. Blonde, bien proportionnée, elle se savait jolie, craquante jusqu'au bout des cils. À dix-neuf ans, elle aimait à décrire dans leurs moindres détails des liaisons qu'elle disait innombrables. J'enviais sa popularité. Nous faisons souvent l'amour ensemble. Nos « interludes », cependant, comme j'appelais ces instants de grâce, me paraissaient toujours trop courts. Pourtant, quand d'aventure nous les prolongions, sur son initiative, la honte me conduisait la plupart du temps à l'éviter ensuite plusieurs jours.

Ce jour-là elle m'a écoutée sans m'interrompre. Mais, dès que j'ai eu fini mon récit, elle n'a pas pu se taire davantage :

— Waouh ! Ce que tu peux être coincée, toi, alors ! Tu as pompé un mec, eh bien quoi ? Tu ne l'avais jamais fait ? Allez ! Tu manques vraiment d'expérience, tu sais ? Il y avait déjà longtemps que j'avais tout fait, moi, à dix-huit ans ! Tout, je te jure ! À deux comme à davantage !

Elle a pris ma main dans la sienne et m'a demandé, sur un ton confidentiel :

— Et la flûte, là, était-elle si désenchantée que ça, mon petit bouchon ?

Chère Obélia !

— Je te l'ai dit. Ce n'est pas que c'était si désagréable que ça, évidemment. Mais tu imagines, si maman... Non, mais tu imagines ?

— Maman ? Quoi, maman ? a-t-elle fait avec une feinte impatience. Attends. Laisse tomber. Tu t'imagines peut-être que ta mère ne bouffe pas ton père ? J'espère qu'il lui arrive de le faire, hein ? Au moins le vendredi soir ! Parce que dans le cas contraire, tu peux être certaine d'une chose, ma puce : il se fait bouffer ailleurs. Eh ouais ! C'est comme ça que ça se passe, ma cocotte ! J'espère même qu'il l'encule à grands coups ! Elle a beau s'appeler Cuiserie de Chantrin, ta chère petite génitrice, jouer les petites sœurs des ligues de vertu quand elle se trouve devant sa fille ! Atterris, Vallia ! Ta mère est une nana comme toi et moi ! Tu sais quoi ? Cette méga teuf qu'elle a organisée en

prétextant ton anniv', tu veux que je te dise le fond de ma pensée ? Je parierais gros qu'elle avait dans l'idée de t'y faire rencontrer quelqu'un. Avoue que tu as été servie, même si son plan ne prévoyait pas tout à fait la même rencontre.

— Obélia ! Tu exagères.

Il y avait des moments où elle était exaspérante. Elle a pouffé, puis m'a lâchée. Elle a fixé ses grands yeux sur moi.

— Tu crois vraiment que j'exagère ? Je te rappelle que tu as dix-huit ans ! Parle-moi plutôt de ton violeur ! Il est bien monté, au moins ? Combien de fois il a déchargé ? J'espère que tu as avalé jusqu'à la dernière injection ?

— Tu n'es pas drôle, écoute !

Elle est partie d'un bon rire sonore.

— Eh bien quoi, mademoiselle joue les prudes, comme sa chère petite maman ? s'est-elle obstinée, se recomposant une mine sérieuse. Bon ! Bon ! D'accord, on reparlera de ça plus tard. Tu as été gâtée, au moins ?

— Gâtée ? De quoi tu me parles, là ?

— De ton anniv', pardi.

— Ah ! Bien sûr que j'ai été gâtée.

— Et mademoiselle va-t-elle daigner me révéler ce qu'ils lui ont offert, des fois ?

— Mais je n'ai rien à te cacher. Maman m'a offert un iPhone, le tout dernier. Quant à mon père, il s'est contenté de me glisser comme d'hab' un chèque dans la poche de mon jean. Tu ne vas pas me croire ! Figure-toi que sur le moment j'étais tellement

bouleversée par ce qui venait de se passer en bas que j'ai cru qu'il me caressait les fesses !

Il en fallait davantage pour choquer Obélia. Elle a froncé les sourcils. Elle m'a expliqué qu'il n'y aurait rien eu d'étonnant à ça, ni de répréhensible. Nous étions adultes. Mon père était un homme et il était séduisant ; la libido des hommes, comme celle des femmes, a ses raisons que la raison ignore : normal qu'à ce titre, selon elle, il soit tenté par sa fille, d'autant plus que celle-ci était hyper sexy et qu'être baisée par son propre père, à dix-huit ans, ce n'était pas un crime mais un art. Le marquis de Sade nous l'avait enseigné. Car il s'y connaissait, le bougre, nombre de ses écrits l'attestaient. Elle a tenté de me persuader que ma première impression avait été la bonne. Selon elle, mon père avait bel et bien eu envie de m'enculer. Cependant, comme je me révoltais, elle a haussé les épaules. Elle a fini par admettre en gloussant qu'elle avait l'esprit mal tourné. Par contre, la nature du cadeau dont il s'était fendu l'a fait rire franchement.

— C'est tout ? Rien d'autre ?

Sans transition elle a changé de registre :

— Bon. Tu vas me faire le plaisir de te ressaisir, maintenant, en commençant par préparer les partiels du mois prochain. Je te prête mes cours pour ça. Ce serait dommage que cette première année ne soit pas validée. Tu as pompé un mec et tu reconnais toi-même que ça n'a pas été si désagréable que ça, au final. C'est bien ce que tu m'as dit, n'est-ce pas ? Bon. Maintenant, voici ce que tu vas te répéter chaque soir,

avant de t'endormir : LE PLAISIR EST INDISPENSABLE À LA VIE. Tu as compris ? IN-DIS-PEN-SABLE. Il serait temps que tu t'émancipes de tous les tabous qui t'étouffent ! Si tu savais combien j'en ai pompé, moi, ma pauvre. Ça me fait de la peine, tiens, de te voir dans cet état.

Je lui ai promis de suivre ses prescriptions. Obélia avait toujours été un bon coach. Elle n'hésitait jamais à me brusquer quelque peu, mais je ne lui en voulais pas. J'avais besoin de ses conseils, voire de ses récriminations. Car même si elle exagérait quelquefois, elle seule savait choisir les mots que malgré moi je voulais entendre, au fond. Il me fallait bien toutefois en convenir : j'étais rarement à la hauteur de ses efforts pour cela ; ses mots stigmatisant mes peurs, il m'était bien difficile de suivre ses conseils, car c'est curieux comme on préfère ses peurs à la réalité. Cependant je n'en admirais que plus qu'elle ne perde jamais patience. Obélia excellait à sécher mes larmes.

Ce jour-là, elle a été fidèle à elle-même : elle m'a d'abord prise dans ses bras ; elle m'a embrassée enfin. Elle m'a embrassée longuement. Puis une fois allumés tous les halogènes de son loft – initiative après laquelle je soupirais en secret à chacune de mes visites – a débuté ce jeu auquel nous jouions souvent, elle et moi, sans nous concerter au préalable : elle m'a déshabillée avec précipitation comme je la déshabillais avec tendresse. Après quoi nous nous sommes laissé tomber enlacées sur son vaste Futon. Ah ! Est-ce qu'il faut que je dise tout, Dieu tout-puissant ? J'aimais le corps d'Obélia, à la fois souple, ferme, sa peau

satinée, ses seins s'épanouissant peu à peu sous mes timides caresses, la pulpe de leurs aréoles se durcissant entre mes lèvres avides. J'aimais ses fesses fraîches, son pénil humide, nimbé d'un nuage tendre et soyeux, si discret, et qui n'en était que plus mystérieux et désirable dès qu'elle écartait les cuisses autant qu'elle le pouvait, découvrant à la lumière crue des lampes braquées sur l'alcôve sa plus profonde intimité. C'était comme si mon amour pour tant de trésors qui se révélaient à moi, à mesure que je la dépouillais de ses vêtements, se fût nourri de ma détestation pour mon propre corps.

Nous nous sommes étreintes, nous nous sommes aimées durant au moins une heure, gémissant tour à tour dans le silence feutré de la pièce. Nous échangeions nos rôles au gré de brusques tourmentes qui nous précipitaient l'une vers l'autre en nous laissant toutes les deux ensuite sans respiration, pantelantes, le corps chaviré et ruisselant de transpiration. J'ai cru à un moment que mon cœur, qui battait à tout rompre, allait bondir hors de ma poitrine. J'ai bien vu qu'Obélia s'était mise en tête de me faire jouir comme jamais. Après qu'elle m'eut laissé jouer un peu avec ses trésors les plus enfouis, elle a repris l'initiative et fait appel à toutes les ressources de son imagination. Elle m'a pincé l'extrémité des seins, avec les doigts, avec les dents. Tout aussitôt elle m'a limé le vagin comme elle savait le faire. Quand elle se livrait à ce dernier ouvrage, elle recourait à plusieurs doigts après que sa langue s'y était attardée avec complaisance et y fut souvent

retournée pour en explorer jusqu'au moindre repli ; secouée de grands frissons j'éjaculais à grands cris.

Mais ce jour-là, après qu'elle m'eut fait rouler d'un bord à l'autre du lit, j'ai dû me mettre à quatre pattes, et une fois obtenu que je me cambre comme elle me l'avait intimé, elle a assiégé dans le même temps et mon con et mon trou du cul avec ses deux mains qu'elle y a activées avec une célérité inédite pour me faire atteindre à un orgasme hors norme.

— Dis-moi que tu es ma petite salope ! m'a-t-elle ordonné tout à coup.

Elle venait de ressortir ses doigts de mes trous et je n'en finissais pas de gémir. Les boucles en bataille, elle s'est immobilisée contre ma hanche, hors de souffle.

— Vas-tu le dire ?

— Je... suis...

Comme j'étais à présent étendue sur le dos, déglinguée, à bout de souffle, j'ai eu bien honte de ne pouvoir que marmonner. Elle m'a donc retournée sans ménagement aucun, elle m'a fessée à toute volée. Puis elle a ordonné :

— Répète après moi : je suis !

— Je suis.

— Mieux que ça : Je suis !

— Je... suis...

— Ta ! J'attends.

— Ta...

— Petite salope ! Répète ! Vas-tu répéter, salope ?

Mais j'avais du mal à reprendre haleine. Du coup, elle a été obligée de me fesser de nouveau, avec une

force qui m'a fait sursauter sur le lit complètement défait. Je me souviens de l'écho – assourdissant dans le silence – que ce choc inattendu a produit autour de nous. Sans doute était-ce la douleur autant que la surprise qui m'avait fait sursauter. Éblouie par la lumière, j'ai fermé les yeux. J'avais les fesses irritées, mais c'était... : il m'a semblé que c'était la première fois que c'était aussi merveilleux. Je n'en ai pas douté : c'était la première fois. J'ai compris dès lors ce que signifie l'expression : voir trente-six chandelles. Je les avais vues.

Je ne pensais pas que plus d'une heure se fût écoulée depuis que j'étais venue sonner à la porte d'Obélia. Ce laps de temps néanmoins avait suffi pour me purger de mon lait et j'étais redevenue un corps avide. D'habitude, nos interludes ne duraient pas plus d'une vingtaine de minutes ! J'avais rouvert les yeux. Les étoiles s'étaient dissipées. Je suis enfin parvenue à articuler à haute et intelligible voix :

— Je suis ta petite salope.

Et, comme si j'avais craint qu'elle ne m'ait pas entendue, j'ai répété un ton plus haut :

— Je suis ta petite salope !

Eh bien, elle m'en a rendu grâce en m'embrassant passionnément. Elle me dominait. Et j'adorais ça. Comme j'adorais les mots imagés qu'elle employait ce faisant, parlant respectivement de salle des fêtes et de garage à vélo tandis qu'elle s'affairait dans ma vulve et ma rosette. De tout temps, j'avais adoré qu'elle me domine. Avoir l'impression de me perdre – à me muer en une simple chose, sans âme, à utiliser – dans son

inapaisable vigueur, c'était un de mes plus vifs fantasmes, si même il advenait que j'en revienne honteuse. J'y puisais, tout au moins sur le plan moral, la force qui souvent me manquait. Je m'y sentais plus vivante si possible, plus vivante et capable enfin de bousculer d'un seul coup toutes les digues qui m'oppressaient chez moi, avenue Foch, de gagner une liberté exorbitante qui m'enivrait comme un véritable alcool.

Or que pouvais-je lui apporter, moi, tandis qu'elle se démenait ainsi, alternant cunnilingus et pédications ? me suis-je fréquemment demandé, à l'époque. Elle avait raison : un tas de tabous m'étouffaient. J'en pleurais : je me sentais minable ; je me disais, quelquefois, que je ne la méritais pas, que j'étais incapable de l'honorer jamais quand bien même, à coups de langue là où il le fallait, je parvenais à lui arracher des feulements épars. Mais, en excellant à sécher mes larmes, Obélia repoussait mes craintes qu'elle ne finisse par se lasser. Elle me l'avait souvent dit, du reste : elle m'aimait comme j'étais. C'est-à-dire comme ça : docile et implorante. Un peu misérable.

Si j'adorais être dominée par elle, Obélia adorait, elle, me dominer, et moralement et physiquement. Je devenais la chose que j'avais voulu être : la sienne. Résister, y ai-je jamais songé ? Non. Son propre bonheur tenait justement à cette offrande absolue de moi-même à laquelle il s'accordait avec une subtilité qui, toujours, me prenait de court. De fait, elle aurait mal vécu que je vienne à compromettre un protocole

qu'elle avait établi seule. Devenue son objet de plaisir, elle entendait que je le demeure. Elle m'avait juré que je n'aurais pu la combler autrement. Une soumise n'a pas à réfléchir.

Je me suis pourtant demandé, cette fois, si elle n'avait pas cherché... C'était mesquin, sans doute. Cependant, je le confesse, j'y ai pensé : avait-elle entendu me prouver que tous les José Perduosa de la terre ne suffiraient jamais à me procurer autant de bonheur et de volupté qu'elle ? Est-ce pour ça que j'ai eu un réflexe de résistance, à un moment ? Non, les mots m'échappent. Ma mémoire s'embrouille. Comment, je le répète, aurais-je pu chercher à lui résister ? Ou seulement y songer ? Jamais l'amour, entre nous, n'avait duré aussi longtemps. Jamais il n'avait été aussi intense, j'allais écrire : si déterminé, voire féroce. Comme elle me serrait contre sa poitrine, elle m'a même griffé le dos. J'avais senti ses ongles pénétrer à un moment ma chair, si bien que je n'avais pas pu retenir un cri de douleur, qui était aussi un cri d'extase. Il m'avait paru qu'elle voulait ainsi me dire quelque chose. Quoi donc ?

Un jour, je m'étais retrouvée par terre à l'issue de nos ébats, l'arcade sourcilière fendue. Ce jour-là, elle m'avait dit que la souffrance, une certaine qualité de souffrance, tout au moins, était indissociable du plaisir. Elle avait évoqué l'existence de ces *sex toys* pourvoyant à l'inévitable satiété de celui-ci, rendant de plus en plus incertaine bientôt la frontière dont la doxa imagine à tort la présence entre le plaisir, à proprement parler, et la douleur.

***Pour poursuivre la lecture, retourner
sur le site de la librairie numérique pour
télécharger le livre complet.***

Le livre, l'auteur :

Auteur : Déodat de Montclos

Couverture illustrée par Chairminator

Titre : HISTOIRE VÉRIDIQUE DE MADEMOISELLE C. de C.
DEVENUE FILLE DES RUES

« *Voici ce que tu vas te répéter chaque soir, avant de t'endormir : LE PLAISIR EST INDISPENSABLE À LA VIE.* »

Vallia Cuiserie de Chanttrin voit sa vie basculer le jour de son dix-huitième anniversaire, lorsqu'elle se trouve sous l'emprise d'un inconnu et en ressent un trouble indéfinissable. Le périple de la jeune fille, de la demeure bourgeoise de ses parents à une maison d'abattage, du confort luxueux aux passes toujours plus nombreuses, s'accompagne d'une transformation de sa personnalité...

Et si le bonheur se trouvait au bout du chemin ?

Auteur de romans et de nouvelles publiés sous différents pseudonymes, Déodat de Montclos est marié, père d'un enfant, et partage son temps entre Paris, New York et les fjords d'Islande. *Histoire véridique de Mademoiselle C. de C. devenue fille des rues* est son premier roman érotique.

Collection **e-ros** & bagatelle, des récits érotiques tout en légèreté, des nouvelles délicatement excitantes !

Des auteurs novices ou plus confirmés, tous amateurs d'érotisme, se donnent rendez-vous dans la collection **e-ros** qui se veut dynamique : des textes inédits, courts, érotiques et numériques adaptés à des lectures d'aujourd'hui, à parcourir avec délectation sur l'écran des liseuses, smartphones et autres tablettes sans oublier « les bons vieux » ordinateurs.

Éditeur : Dominique Leroy

Collection dirigée par ChocolatCannelle

<http://www.dominiqueleroy.fr/>

ISBN (Multiformat numérique) : 978-2-37433-096-9

Dans la même collection, par auteur :

ADAMS, Virgile

La Bouchère, in *Rondes et sensuelles 2*

ATTACHEUR (l'), Guy

La Belle et l'Attacheur, in *Attachements*

BERT, Anne

Mon cher amant, in *Lettres à un premier amant*

BLAYLOCK, Miriam

Le Petit Chaperon vert, avec Jérémy KARTNER

Fais-moi mal ou L'Art de rester de marbre

Sans-Nichon ou La Petite Biroute de verre, avec DENIS

Venise for ever, avec DENIS

Subversion, à paraître

BOUCHERON, Isabelle

Mon Cher Balmy

Sœur Gabrielle

BRAEM, Kitty

Sexy TV

CAVALIER, Emma

Invitation au Manoir, avec Chloé SAFFY

CECIL, Ian

Cueillez dès aujourd'hui les chrysanthèmes de la vie,
in *Lettres à un premier amant*

Sexagésime

L'Impératrice

La Chienne, in Domestiqué(e)s

Sexagésime 2, La Sarabande des cocus

Initiation d'un soumis dans la petite-bourgeoisie

Voyeurs !

L'Homme de l'escalier, in Triolisme, Scènes à trois
personnages

Sexagésime 3, Ultimes Manuscrits

Aphrodite, in Rondes et sensuelles 2

La Soubrette

Sexagésime, L'Intégrale

CHABERT, François

Vous avez exigé que je vous raconte, Madame, in À
mon amante

Ma chère salope, in À mon amante

Chiche !, in Attachements

Le Chant du couple

Chiche !, in Rencontres amoureuses, à paraître

CHATELYS (de la), Claire

Première de cordée, in Attachements

CHO, Zéline

La Dernière Séance

CHOCOLATCANNELLE

Bouteille de vin, in *Gourmandises, récits libertins*

Journal d'une sexothérapie

À L'Estaminet, Enquête sexuelle

Affaires classées X

Nathalie et ses bonnes œuvres

Océan d'amour, in *Fantasmes 1, L'Hôtesse de l'air, Le Surfeur*

Orgie au château de Bonpré

COLLINS, Christophe

K.O. technique, in *Entre ses cordes*

CONSTANCE, Martine

Domina, in *Rondes et sensuelles 1*

DELECTA, Corpus,

Shéhérazade 2.0

Les Talons rouges avec VIRGILLES

Le Club

DENIS

Nonnes lubriques dans les écrits libertins du XVII^e au XIX^e siècle

Sans-Nichon ou La Petite Biroute de verre, avec Miriam BLAYLOCK

Venise for ever, avec Miriam BLAYLOCK

Hélène, fleur de soufre, avec Julie DERUSSY

Clair de chair, avec Julie DERUSSY, à paraître

DERUSSY, Julie

Le Jeu de l'amour et des photographies, in *Triolisme*,
Scènes à trois personnages

L'amour nous rend liquides, avec Pauline DERUSSY

Hélène, fleur de soufre

Clair de chair, avec DENIS, à paraître

La Demoiselle du lac, à paraître

DERUSSY, Pauline

L'amour nous rend liquides, avec Julie DERUSSY

La Danseuse, in *Rencontres amoureuses*

DESDUNES, Roselys

Vive le foot !, in *eXercices stylistiQues*

DESPIERRES, Flora

Mon Bel Intello, in *Rondes et sensuelles 1*

DOMINIQUELLE

Conchage ou bondage ?, in *Rondes et sensuelles 1*

DUFRESNE, Lily

Premiers émois d'une étudiante

Une Croisière amoureuse et libertine

Vague à l'âme à Hossegor, in *Fantasmes 1*, *L'Hôtesse de l'air*, *Le Surfeur*

FAUVET, Jacques

La Femme au comptoir, in *Rondes et sensuelles 2*

La Voisine, in *Rondes et sensuelles 2*

FILIDOR, Désie

Électrodynamique quantique haute tension, in À corps et à cris, Cinq Fessées érotiques

FLO

Cours particulier, in eXercices stylistiQues

La Véritable Histoire de Jeanneton

FONTAINE, Angélique

Toute une semaine

GABERT, Frédérique

Après la pluie, in Rondes et sensuelles 1

Perséphone, reine des morts, avec Lys SINCLAIR

Vol Madrid-Paris, in Fantasmés 1, L'Hôtesse de l'air, Le Surfeur

GÉHIN, Karine

L'amour badine, in À corps et à cris, Cinq Fessées érotiques

Pulsions

GIER

Une Femme attachante, in Attachements

Décrochage, in Triolisme, Scènes à trois personnages

GIRAUDO, Alain

Palingénésie, Conte de l'Éros triste

De l'amertume d'un moyen sûr, Conte de l'Éros triste

Un Train initiatique, Conte de l'Éros triste

Contes de l'Éros triste, L'Intégrale

JIP

Macabres Cambrures

1-2-3 Frissons dans les bois

4-5-6 L'Or et la cerise

K., Roman

Les Trips insulaires de Carline

Tulle doré

Shooting Mona

KARTNER, Jérémy

Le Petit Chaperon vert, avec Miriam BLAYLOCK

KAT, Miss

Créer des liens, in *Entre ses cordes*

Cadeau de Saint-Valentin, in *Triolisme, Scènes à trois personnages*

Lieu de cul(te)

K.S., Ysalis

Attachante provocation, in *Entre ses cordes*

LALOUVE, Dominique

Mon si cher et si tendre amant, in *Lettres à un premier amant*

LAURENT, Marie

Le Maître de jet

Sexe touristique, in *Triolisme 2*

LILOU

Soirée gourmande, in *Gourmandises, récits libertins*

LORÉDAN, Isabelle

Équation amoureuse, in *eXercices stylistiQues*

Un, deux, trois... Nous irons en croix

Ma belle endormie, in *À mon amante*

Pour A., in *Lettres à un premier amant*

Que la chair exulte !

Poupée de chair

Pour A. in *Rencontres amoureuses*

LOURMEL, Stéphane

88-89, in *À corps et à cris, Cinq Fessées érotiques*

LYNE, Noann

XX Elle, in *Rondes et sensuelles 2*

Le Huitième Ciel, in *Fantasmes 1, L'Hôtesse de l'air, Le Surfeur*

Pour l'amour de Cléopâtre, avec CROW

Clichés, in *Triolisme 2*

Les Nymphirmières, in *Triolisme 2*

MAGUÈNE, Joy

Escapade sensuelle, in *Fantasmes 1, L'Hôtesse de l'air, Le Surfeur*

Mon bel intello, in *Rencontres amoureuses*, à paraître

MANET, Jean-Luc

Les Honneurs de Sophie

Silver Surfer, le retour, in *Fantasmes 1, L'Hôtesse de l'air, Le Surfeur*

MILO-VACERI, Gilles

L'Anniversaire, Jeux libertins

Le Pensionnat, in *À corps et à cris, Cinq Fessées érotiques*

Destin de femmes

Plateau télé, in *Triolisme, Scènes à trois personnages*

Lisbeth-la-Rouge

MINETTE, P.

Prenez, ceci est mon corps in *Gourmandises, récits libertins*

NOIR, Monsieur

Escalier pour l'inconnu, in *eXercices stylistiQues*

Tiramisu libertin, in *Gourmandises, récits libertins*

OTZI, Xavier

Urbi et orbi, in *Rondes et sensuelles 2*

PALAUME

Cache-cache gourmand, in *Gourmandises, récits libertins*

PASINI, Fabrizio

Tatiana sous tous les regards, avec Tatiana SMIRNOV

PERROTTE, Guillaume

Mon amour de F..., in *À mon amante*

Fenêtre sur couple

Le Bracelet électronique

Voyeurisme noir

PIKO

Humeur coquine, in *eXercices stylistiQues*

L'adieu, in *Lettres à un premier amant*

L'emprise des sens, in Attachements

RIVIÈRE, Clarissa

Excès de vitesse, in Triolisme, Scènes à trois personnages

Il était temps, in Rondes et sensuelles 2

Plaisirs passagers, in Fantômes 1, L'Hôtesse de l'air, Le Surfeur

La Vengeance de Junon

Plaisirs passagers, in Rencontres amoureuses, à paraître

Les Mystères du Chabanais et autres nouvelles, avec VAGANT, à paraître

Pour l'amour d'un roi, à paraître

ROFFINELLA, Martine

Trois Jours de braise

Chienne de traîneau, in Entre ses cordes

Chienne de brosse, in Domestiqué(e)s

ROSABONNET

Une Folie d'escarpins, in Rondes et sensuelles 1

Massage à l'indienne

Jardin secret

Valentine ou les elfes du petit bois, avec PHANHORIA

Qui de nous deux ?

ROUX, Michel

Mon amante, in À mon amante

SAINT-CLAR, Wen

De nouvelles perspectives, in Triolisme 2

SAFFY, Chloé

Invitation au Manoir, avec Emma CAVALIER

SINCLAIR, Lys

Perséphone, reine des morts, avec Frédérique GABERT

SMIRNOV, Tatiana

Tatiana sous tous les regards, avec Fabrizio PASINI

THIBAUD, Jean Claude

La Résidante du palais

L'Oiseau des pluies

Chevauchement

Œuvres érotiques

TORRENT, Erik

Chasseuses d'homme, in *Triolisme, Scènes à trois personnages*

TROUBLE, Fêteur (de)

Plus charnelle sera l'étreinte

À nos chairs amours, in *Rondes et sensuelles 1*

Attendez une seconde (et peut-être que...), in

Rencontres amoureuses

Surenchère in *Triolisme 2*

UBERNOIS, Jean-Philippe

Le Candauliste

La Mère Michel, in *Entre ses cordes*

Pied-à-terre, in *Fantasmés 1, L'Hôtesse de l'air, Le*

Surfeur

TYRAN, Danny

L'Envol, Une Découverte du BDSM

Bonne Fille, in À corps et à cris, Cinq Fessées érotiques

VAGANT

Mon Chien Picchi

Les Mystères du Chabanais et autres nouvelles, avec Clarissa RIVIÈRE, à paraître

VAULT (de), Katlaya

Le Tourbillon de la vie

Gina, Récit lesbien

VIRGILLES, avec Corpus DELECTA

Shéhérazade 2.0

DÉODAT DE MONTCLOS

Histoire véridique de Mademoiselle C. de C. devenue fille des rues

Vallia Cuiserie de Chantrin voit sa vie basculer le jour de son dix-huitième anniversaire, lorsqu'elle se trouve sous l'emprise d'un inconnu et en ressent un trouble indéfinissable. Le périple de la jeune fille, de la demeure bourgeoise de ses parents à une maison d'abattage, du luxe aux passes toujours plus nombreuses, s'accompagne d'une transformation de sa personnalité... Et si le bonheur se trouvait au bout du chemin ?

Auteur de romans et de nouvelles publiés sous différents pseudonymes, Déodat de Montclos écrit avec *Histoire véridique de Mademoiselle C. de C. devenue fille des rues* son premier roman érotique.

Collection e-ros & bagatelle,
des récits érotiques tout en légèreté, des nouvelles
délicatement excitantes.



DOMINIQUE LEROY ebook

e-ros +